

Pour des jeunes gens dont les familles habitent la ville, les conseils et la surveillance des parents, aidés des réglemens de l'Université, peuvent suffire pour les maintenir dans une conduite morale et laborieuse. Mais pour ceux qui seront loin de leurs familles, libres de toute surveillance de la part de ceux chez qui ils habitent, on aura beau faire des réglemens sévères, les résultats n'en seront pas moins déplorables.

Combien y a-t-il de jeunes gens auxquels trois ou quatre années d'études professionnelles ont suffi, pour détruire les effets d'une éducation morale ? Combien y en a-t-il qui ont perdu dans la ville l'habitude des devoirs religieux, et du travail, heureuse habitude qu'ils avaient contractée dans les familles, et continuée au collège. A peine les études terminées, ils sont lancés dans le monde, sans guide et sans frein, et jaloux d'une liberté nouvellement acquise, ils se livrent entièrement au plaisir, et sont bientôt fort avancés dans le chemin du vice.

Sans doute, il s'en faut qu'il en ait été de même de tous. Heureusement pour la société Canadienne, de jeunes étudiants ont su user sagement de cette liberté ; ils l'ont même mise à profit, et aujourd'hui, ils en recueillent les fruits par la position honorable qu'ils occupent, et par le respect qui les entoure ; mais que le contraire ait eu lieu dans bien des cas, l'expérience le prouve, et plusieurs de ceux qui mécontent ont pu le constater.

Eh bien ! le moyen que je propose, c'est d'établir un ou plusieurs pensionnats que seraient forcés d'habiter tous les élèves qui ne vivent pas dans leurs familles. Dans ces pensionnats je voudrais une règle, qui ne fût pas précisément celle de nos collèges, car enfin, les élèves de l'Université ne seront plus des enfants, c'est entendu, mais qui fût néanmoins suffisant pour assurer le travail et les bonnes mœurs.

Je sais parfaitement que cette proposition va susciter un "Haro" universel ; on ne manquera pas d'y voir une idée rétrograde, une idée monacale, et l'on débâtera beaucoup contre cette atteinte portée à la liberté de jeunes gens, arrivés à un âge où chacun peut et doit répondre de ses propres actions.—Mais gardez-vous de vous laisser effrayer, et préparez-vous avec courage au combat ; il faudra faire face de toutes parts ; il faudra vous servir tantôt des armes de la patience, tantôt de celles de la raison, contre ceux qui pour avoir été mille fois réfutés, n'en reviendront pas moins à la charge avec les mêmes arguments.—Comme il est toujours mieux de connaître le nombre et la force

de nos adversaires, je vais en peu de mots les passer en revue : et si nous pouvons en prévoyant leurs raisons les détruire d'avance, le succès du combat n'en sera que moins douteux.

Vous aurez d'abord contre vous les élèves eux-mêmes, et à coup sûr, leurs rangs seront serrés, ils n'entendront pas badinage : " On veut nous encaserner," dira l'un ; " C'est à nous encapuchonner que l'on tend," dira l'autre ; " Mais c'est une prison, un cachot qu'on nous prépare," criera un troisième, et tous : " A la révolte ! A la révolte ! " Ils feront probablement bien du bruit, bien du tapage ; mais il faudra les laisser crier ; avec le temps, outre qu'ils seront *morale-*ment enrhumés, ils se feront au régime, et plus tard, ils vous remercieront de ce bienheureux emprisonnement.

Vous aurez aussi à combattre une foule de gens qui prendront contre vous le parti des élèves récalcitrants.—Ceux là vous diront avec conviction : " Mais enfin le jeune homme est destiné au monde, et doit secouer de temps en temps la poussière des livres, afin d'être présentable à la société ; d'ailleurs il en est du monde comme de tout le reste : pour s'y perfectionner, il faut l'étudier, le voir ; il doit donc nécessairement consacrer une partie de son temps à cette étude, fréquenter la bonne compagnie, les salons, s'il veut prendre de bonnes manières. D'abord, je ne suis nullement opposé à ce que les jeunes gens paraissent quelquefois dans la société, pourvu que cela ne soit pas répété trop souvent, et surtout que l'on choisisse pour les réunions des heures plus convenables à un étudiant, que depuis neuf heures et demie du soir jusqu'à quatre heures du matin ; et ensuite, soyez en persuadés, quand vos jeunes gens auront fait de bonnes études professionnelles, ils pourront en peu de temps se rendre fort savants dans les lois des bonnes manières sans risquer le succès de leurs études, et ordinairement avec moins de dangers pour leurs mœurs.

Impossible, me dira-t-on, ils seront alors trop fiers pour se plier, trop vieux pour apprendre, et ils conserveront toujours un air de gaucherie qui fera rire à leurs dépens, et qui est propre à diminuer le respect qu'on aurait pour leurs talents ou leur savoir. Cette seconde objection est nulle, car cet étude leur sera d'autant moins difficile qu'ils auront déjà paru dans la société ; et supposons qu'ils demeurent un peu gauches, ce sera un léger défaut, que leurs bonnes qualités compenseront amplement : ainsi par exemple ils parleront avec moins de volubilité que le jeune habitué des salons, sur les aimables riens qui ne font hélas ! que trop

souvent le thème des causeries à la mode ; ils enfreindront quelques-unes de ces petites règles dont personne n'est jamais certain puisqu'elles varient sans cesse ; cependant, malgré tout cela, sans aucune ombre de doute, ils seront recherchés et préférés au *dandy*, qui se flatte d'être au fait de toutes les minuties de l'étiquette.

Mais vous aurez à soutenir une autre opposition,—peut-être la plus redoutable : c'est celle du sexe le plus sensible, qui s'élèvera contre le régime de l'Université, et s'apitroiera sur le sort des élèves ainsi enfermés. Mademoiselle trouvera horrible de cloîtrer de la sorte un jeune homme à la tournure charmante, à la conversation agréable, et qui promettait de faire une si belle figure dans le monde. Il va sans dire que Madame sera du même avis : les mamans sont si bonnes ! Les autres parents partageront naturellement leur indignation, de sorte que toutes s'accorderont à condamner hautement vos règles, mais prenez patience. Plus tard Mademoiselle devenue Madame trouvera qu'à l'Université on prépare d'excellents époux, et l'heureuse mère fière d'avoir un gendre instruit, laborieux et bon chrétien dira à qui voudra l'entendre que vraiment c'était une idée superbe que l'établissement de l'Université et surtout du pensionnat.

Au reste vous n'avez pas raison de vous effrayer, je suis de l'avis de M. Cinq-Mars : plus il y aura de l'opposition, plus je serais porté à en tirer bon augure pour la réussite du projet, et d'ailleurs une fois l'usage établi, cette opposition disparaîtra. Qui pense maintenant à se plaindre des Universités d'Oxford et de Cambridge parce que les élèves y sont forcés d'être pensionnaires ? Qui se plaint même en France du règlement de l'Ecole Normale supérieure et de quelques autres établissements où des jeunes gens d'une vingtaine d'années, qui ont fait des études classiques, sont soumis à une règle aussi sévère que celle de nos collèges ?

Je dois ajouter que c'est dès le commencement qu'il faut établir ce pensionnat ; car lorsque nos élèves auront pris l'aimable habitude de ne rien faire, de courir la ville du matin au soir et du soir au matin il sera trop tard pour les ramener à la vie régulière d'un pensionnat tel que je le conçois. Au contraire, les jeunes gens que vous prendrez au sortir du collège ne trouveront pas ce régime très-dur, et s'y conformeront volontiers. En terminant, je vous prie, M. Morisset, de prendre ma suggestion en sérieuse considération ; je suis persuadé qu'elle assurera le succès de votre établissement, et remédiera à un mal déjà trop senti, à un mal qui peut